

personnes montaient les chevaux du *Grand-Ecart*, qui tous les quatre se réunissent à l'instant. Leurs cavaliers tirent sur la bride, aussitôt les chevaux se sentant rênés prennent le petit galop obligé. Un autre cheval exécute voltes sur voltes, la confusion est générale, personne ne devinant ce qui se passe, jusqu'à ce que l'aide de camp fourrier des logis, se frappant le front, fit cesser la musique.

Là ne s'arrêtent pas les malheurs ; la garde nationale était toute fière de posséder un canon, qu'elle avait attelé tant bien que mal : un cahot en fait briser l'essieu juste pendant le défilé. Il y avait un peloton de cavalerie monté sur des chevaux entiers ou hongres, mais le trompette était sur une jument, ce qui amena de nouvelles catastrophes à la Rossinante, toujours pendant le défilé. Le soir, grand bal dans une vaste baraque construite pour la circonstance, avec gradins tout autour. Tout à coup la moitié des gradins s'effondre comme des capucins de cartes, et toutes les dames se trouvent, sans grand mal, sur le dos, les jambes en l'air, au milieu d'une poussière épouvantable. J'avoue que nous avons profité peu galamment de la confusion pour aller nous coucher, le Roi faisant de même de son côté et échappant ainsi à la persécution des réfugiés polonais internés à Falaise, qui étaient venus au bal dans des uniformes de lanciers dignes des cloches du bal de l'Opéra, pour l'accabler de leurs réclamations.

## III

1834-1836

Au retour de ce voyage, mon éducation technique avait repris de plus belle. Il avait été décidé qu'avant d'être admis définitivement dans le cadre des officiers de marine, j'irais passer publiquement à Brest l'examen d'élève de première classe. Je fus donc préparé en conséquence, et reçus cette dose progressive d'enseignement, que les Anglais désignent d'un mot caractéristique : *cramming*, auquel je ne trouve d'équivalent dans notre langue que *gaver*. Mon professeur de mathématiques faisait une classe à un certain nombre de jeunes gens, dans une maison de la rue Git-le-Cœur, où j'allais m'habituer à parler en public le langage de l'*x* et de l'*y*. Au contraire des leçons du collège, j'ai gardé le plus doux souvenir de celles que j'ai reçues dans cet antre, car c'était un antre ! Cela tient, sans doute, aux bons camarades que j'y ai rencontrés et qui sont restés mes amis, comme

aussi au charme qu'exerçait sur nous tous notre si aimable professeur. De tous ses élèves, à commencer par l'illustre maréchal Canrobert et passant par mes contemporains, Excelmans, Bonie, Morny, Daumesnil, les frères Greffulhe, Friant, Baudin, Valbezen et tant d'autres, jusqu'aux jeunes, venus après moi, je crois qu'il n'est pas un seul qui n'ait gardé à ce brave Guérard les sentiments les plus reconnaissants et les plus affectueux. Quand l'époque de mon examen fut tout à fait proche, il me fit interroger à diverses reprises par les examinateurs officiels des écoles polytechnique et autres, afin de me familiariser avec l'imprévu des examens publics. Je passai alors par les mains du baron Reynaud, de MM. Bourdon, Delille, Lefébure de Fourcy. Ce dernier m'inspirait un véritable effroi, à cause de sa réputation de brutalité géométrique. Un de mes camarades ne m'avait-il pas rapporté ce colloque si connu entre lui et un candidat qui, s'embrouillant en face du tableau, la craie à la main, avait entendu la voix de M. Lefébure de Fourcy dire tranquillement : « Garçon, apportez une botte de foin pour le déjeuner de l'élève. » — A quoi l'élève indigné ajouta aussitôt : « Garçon, apportez-en deux, M. l'examineur déjeunera avec moi. »

Enfin, chargé jusqu'à la gueule de calculs d'astronomie nautique et de toutes les sciences réclamées par les programmes, je partis pour Brest, entretenu, même en voiture, dans un état superlatif de préparation. Il y eut bien quelques intermèdes pendant le

trajet ; certains points de la Bretagne étaient encore agités (au commencement de 1834,) par les suites de la levée de boucliers de 1831, et mon passage fut en plusieurs endroits le signal de ce que l'on appelle, en style parlementaire : mouvements en sens divers. Je vis quelquefois des mouchoirs blancs agités et enrubannés autour du chapeau en guise de cocardes. En d'autres points les démonstrations tricolores prenaient une forme originale. Je me souviens d'un relais de poste où ma voiture s'arrêta entre deux haies de gardes nationaux, contenant une foule considérable. A une portière se tenait le maire, écharpe sur le ventre, qui me salua de : « Monseigneur, cet endroit n'est qu'un trou, mais dans ce trou battent des cœurs dévoués à votre auguste famille, » pendant que le curé et son clergé, en aube et surplis, placés à l'autre portière, entonnaient avec accompagnement de serpent :

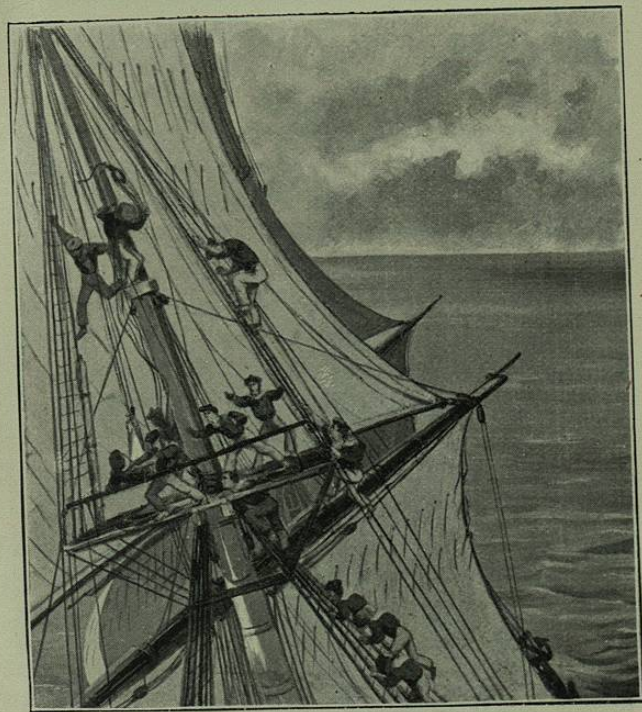
Soldats du drapeau tricolore  
D'Orléans toi qui l'as porté.

et la suite de la *Parisienne*. A Brest, mon examen eut lieu dans la grande salle de la Préfecture maritime, par devant un jury d'officiers, d'ingénieurs, de professeurs. L'examen fut public, mais ce qui me troubla le plus au début, ce fut la présence de tous les élèves de l'École navale qui occupaient les gradins d'un côté de la salle. Il y avait heureusement parmi eux d'anciens camarades de *pioche*, dont la vue m'encouragea, et l'examen ayant assez bien marché, je

m'aperçus vite aux visages de toute cette jeunesse, comme les acteurs, dit-on, voient venir le succès au théâtre, que ma cause était gagnée et que j'étais reçu non seulement par les chevronnés de la science, mais par le suffrage universel de mes contemporains. Mais quelle joie quand l'audience fut levée !

Quelques jours après, j'embarquais à Lorient, comme aspirant, sur la frégate *la Sirène*, commandant d'Oysonville, et je partais pour une campagne dans l'Océan, croisière sans intérêt, sauf quelques-uns de ces petits incidents comme il y en a toujours dans la vie de marin. Ainsi un jour, me trouvant dans la grande hune, au moment où l'on prenait des ris aux huniers par une forte brise, une manœuvre vint à casser et s'entortillant autour de mes jambes, m'enleva en l'air, la tête en bas. Sans les bras vigoureux du chef de hune et d'un gabier qui me saisirent au vol, je retombais à la mer ou sur le pont, deux alternatives également désagréables. Plus tard, à la fin de la croisière, nous rentrâmes à Brest par un coup de vent du sud-ouest dans des circonstances qui me firent une utile impression.

Il avait fait mauvais depuis quelques jours, les observations avaient été douteuses, la position de la frégate était incertaine. Poussés par la tempête avec une grande vitesse, nous comptions sur des éclaircies partielles qui se faisaient de temps en temps dans la brume, pour apercevoir et reconnaître un coin de terre, un rocher, et d'après cette vue, nous diriger à travers les écueils dont l'entrée de Brest est semée.



No 11. — UN ACCIDENT A BORD DE LA SIRÈNE

Il fallait se tenir prêt au moindre signe à changer de route, à manœuvrer instantanément. Tout le monde était sur le pont s'écarquillant les yeux pour apercevoir quelque chose, avec ce sang-froid nerveux qu'ont les corps disciplinés en face des dangers. Pourtant un homme était absent, le chef, celui dont la promptitude de jugement et de commandement pouvait seule nous faire passer d'une incertitude pleine de péril au salut. Le commandant était en bas, dans sa chambre et persistait à y rester, malgré les essais indirects que l'officier de quart, le second, l'officier chargé de la route tentaient pour l'en faire sortir. C'était incompréhensible et très inquiétant en même temps. Le commandant d'Oysonville, mort marguillier à Saint-Roch, était un homme aimable, plein d'honneur, mais aussi peu marin que possible. Organisateur de premier ordre, il poussait le méthodisme aux extrêmes limites et s'était fait, entre autres théories, celle qu'un capitaine doit commander de sa chambre, pour ne paraître devant son équipage que dans les occasions les plus solennelles, et c'est pour rester fidèle à son principe qu'il refusait de se montrer dans des circonstances dont je parle.

Son entêtement faillit nous coûter cher, car l'éclaircie si ardemment attendue se produisant tout à coup, on aperçut un coin de terre. On crut reconnaître l'île de Molènes et on se précipita pour prévenir le commandant qui envoya un ordre de route. Une éclaircie sur un autre point de l'horizon fit entrevoir des rochers : « *Les pierres vertes devant !* » hurla un

pilote côtier, spécialement embarqué pour la campagne, qui guettait, perché sur la vergue de misaine; et l'officier de route se précipita de nouveau pour avertir encore le commandant. Pendant ces allées et venues, le rideau de brume se refermait et nous continuions à nous diriger sur les écueils avec une vitesse de douze nœuds. Cela ne pouvait continuer ainsi ! Autorisé ou non, le second prit le commandement et fit cesser une situation impossible. Notre brave commandant ne parut qu'au moment de mouiller en rade, quand toute incertitude avait disparu et je vois encore les regards qui accueillirent son apparition tardive. L'inquiétude avait été d'autant plus grande que chacun savait comment, peu d'années auparavant, il avait perdu sur l'île de Paros, dans des circonstances singulières, le vaisseau de 74, *le Superbe*, qu'il commandait. Pour moi, j'appris là ce que tout m'a confirmé depuis : le danger de l'autorité indécise et partagée, sur mer ou ailleurs.

Rentré à Paris, la partie technique de mon éducation terminée, je continuai à suivre des cours d'histoire, de littérature, de physique, de chimie et je m'adonnai avec passion au dessin en compagnie de mes sœurs, de ma sœur Marie surtout. Je travaillais avec elle sous la direction quotidienne d'Ary Scheffer et je me rappelle un matin notre douleur en trouvant que la Jeanne d'Arc qu'elle faisait pour Versailles et qui était en cire, avait été ramollie par un calorifère surchauffé et s'était affaissée le long de l'armature,

au point de se changer en cul-de-jatte. A l'aide d'une température moins élevée et d'un cric, placé d'une certaine manière, que nous manœuvrâmes vigoureusement Scheffer et moi, Jeanne d'Arc remonta sur son armature et tout fut bientôt réparé.

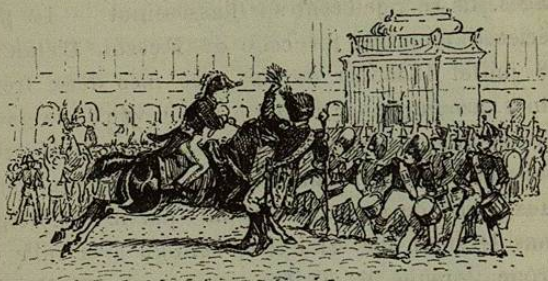
Vers ce temps-là aussi, sous l'influence du génie de Victor Hugo, nous nous étions pris, ma sœur Clémentine et moi, d'une belle passion pour le vieux Paris, le charmant Paris des légendes. Nous avions acheté les gros volumes de Sauval, cherché dans tous les bouquins les traces de ces légendes et nous employions nos après-midi à aller remarquer l'emplacement et retrouver les vestiges de ce que nous avions lu dans nos livres. Il n'est pas une église, pas un monument que nous ne connussions dans tous ses détails, pas une ruelle, un coin du quartier des Halles, de l'Hôtel de Ville, de l'Arsenal, du Temple, du Panthéon, que nous n'eussions exploré avec un soin et un intérêt passionnés. Quelle joie un jour que, en essayant de reconstruire l'hôtel Saint-Paul, l'ancien palais de nos rois, nous retrouvâmes une assise qui en avait incontestablement fait partie.

Bien qu'à terre, j'étais toujours à mon métier ; je voyais presque tous les officiers de marine de passage à Paris, essayant de pousser en avant ceux d'entre eux que l'opinion du corps signalait comme chefs d'avenir. Ces questions de promotion, comme toutes celles qui intéressaient la marine, me mettaient journalièrement en rapport avec les ministres et de cette époque datent mes relations avec M. Thiers, mais,

chose singulière, c'est l'équitation qui nous avait rapprochés. Durant les séjours de Compiègne, de Fontainebleau, les parties de campagne à Versailles, à Saint-Cloud, au Raincy, quand le Roi invitait des visiteurs étrangers, les ministres, les grands personnages à des promenades générales, ça ennuyait autant M. Thiers que moi de monter dans les voitures et chars à bancs qui se suivaient en longue file. Nous préférons de beaucoup les accompagner à cheval, et rien ne plaisait tant au petit ministre que de laisser aller sa bête au triple galop, les rênes flottantes. Il était très solide, très confiant, surtout sur un cheval de la maison appelé le « Vendôme », nom qu'il prononçait avec son accent méridional : le *Vanndomme* ! Je me souviens qu'un jour il galopait à côté de moi, à Fontainebleau, sur ledit *Vanndomme* ; nous passâmes à côté d'une jeune ramasseuse de bois, courbée sous son fagot. Au bruit, elle se redressa ; il faisait très chaud ; sa camisole était déboutonnée et montrait à découvert une poitrine blanche très bien meublée. Elle fit la risette à M. Thiers qui arrêta tout court sa monture, revint en arrière pour mettre une poignée de monnaie dans la main de la jeune femme et, électrisé, repartit ventre à terre en sautant les arbres abattus avec une décision et une énergie que je ne lui avais jamais connues.

Une autre fois il se montra moins brillant cavalier. On devait faire une cérémonie du rétablissement sur la colonne de la statue de Napoléon, de cette statue qui y monte ou en descend à chaque

révolution. Les troupes, la garde nationale étaient sous les armes, avec les musiques, les tambours ayant en tête un magnifique tambour-major, massés au pied du monument. Nous arrivons en grand cortège par la rue de Castiglione, ayant en face de nous la colonne, surmontée de la statue, recouverte d'un voile qui devait tomber à un signal. Au moment où nous débouchons sur la place, M. Thiers, en grand uniforme, chapeau à plumes de ministre et toujours

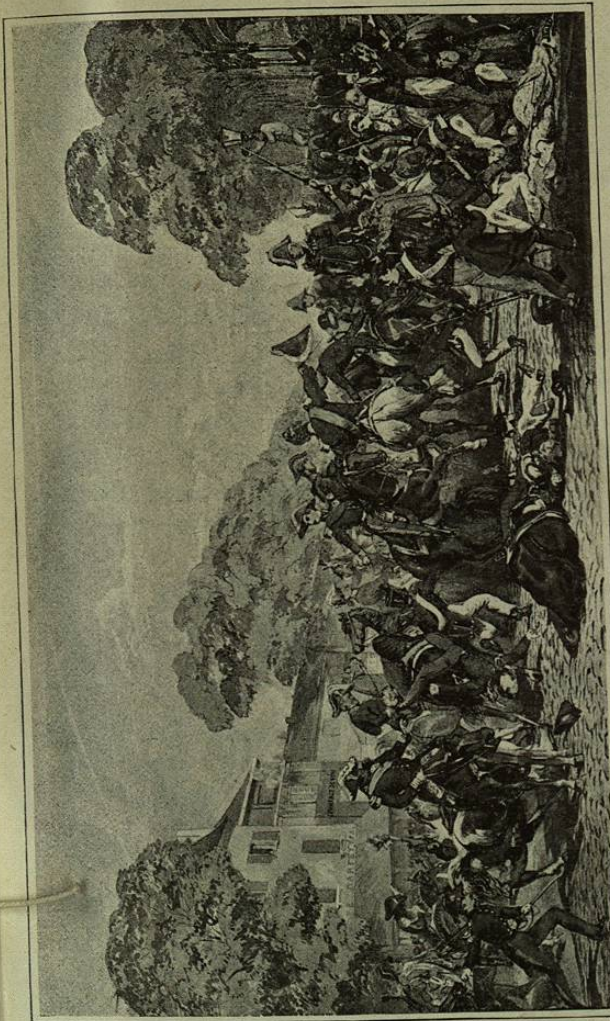


monté sur le *Vanndomme*, pique des deux, sort au grand galop du cortège et passe devant mon père en criant à tue-tête de sa voix de fausset : « Je prends les ordres du Roi ! » en accompagnant ces mots d'un coup de chapeau que les mauvaises langues prétendirent avoir été étudié au Louvre, sur le geste du général Rapp, dans le tableau de la *Bataille d'Austerlitz*, de Gérard. A ce geste, les tambours battent, les musiques jouent, le voile de la statue tombe, mais M. Thiers n'est plus maître du *Vann-*

*domme* qui, débordant d'enthousiasme, charge, tête baissée, renversant tambours et tambour-major, avec le petit ministre cramponné sur son dos, comme un singe de l'Hippodrome, un spectacle grotesque !

Ce qui ne prêta pas à rire sous ce même ministère de M. Thiers, ce furent les attentats dirigés sans relâche contre mon père. Les spéculateurs en révolutions, alléchés par le succès facile de celle de 1830, après avoir tenté des coups semblables dans des émeutes sévèrement réprimées, étaient découragés. Ils se jetèrent sur l'assassinat. — La plus sérieuse tentative fut celle de Fieschi. C'était le 28 juillet 1835. Je devais, avec mes deux frères aînés, accompagner le Roi à une revue de la garde nationale et de l'armée, rangées sur les boulevards. Nous étions tous réunis, princes, maréchaux, généraux, aides de camp devant faire partie du cortège, dans le salon des Tuileries, contigu à la salle du Trône, lorsque M. Thiers, ministre de l'intérieur, entra comme un ouragan, et nous faisant signe à mes deux frères et à moi, nous emmena dans l'embrasure de la croisée.

« Mes chers Princes, nous dit-il, en nous regardant par-dessus ses lunettes, il est plus que probable qu'on va attenter à la vie du Roi votre père, aujourd'hui. Il nous est revenu des avis de plusieurs côtés. Il est question de machine infernale du côté de l'Ambigu. C'est très vague, mais il doit y avoir quelque chose de fondé. Nous avons fait visiter ce matin toutes les maisons dans le voisi-



1. Charles Coates, piqueur. 2. C<sup>t</sup> Rallet, blessé. 3. Lieut. d'é.-maj. Ch. Reille. 4. Maj Mollitor. 5. M. Thiers, ministre. 6. Maj Mor-tier, tué. 7. Cap. Villatte, tué. 8. Duc de Broglie, ministre. Cap. comte P. Berthier. 10. Duc de Nemours. 11. Duc d'Orléans. 12. Gal Lachasse de Vénigny, tué. 13. C<sup>t</sup> Rieussec, tué. 14. Roi Louis-Philippe. 15. Prince de Joinville. 16. C<sup>t</sup> Dumas, aide de camp. 17. C<sup>t</sup> Heymes, aide de camp, blessé.

No 12. — ATTENTAT DE FIESCHI

nage de l'Ambigu. Rien ! — Faut-il prévenir le Roi ? Faut-il décommander la revue ? » Nous fûmes unanimes à répondre qu'il fallait prévenir le Roi, mais qu'avec son courage bien connu, jamais il ne consentirait à décommander la revue. Il en fut ainsi : « Veillez bien sur votre père ! » nous répéta M. Thiers. Et on monta à cheval.

La revue marcha assez bien, avec cette seule remarque que nous fîmes tous, de la présence de nombreux individus à visages insolents, portant tous un œillet rouge à la boutonnière ; évidemment le personnel des sociétés secrètes, prévenu, non de ce qui allait se passer, mais d'être prêt à tout événement. Nous n'avions pu prendre d'autres précautions que de nous partager, mes frères et moi, ainsi que les aides de camp de service, la surveillance autour de la personne du Roi. A tour de rôle un de nous et un aide de camp devaient se tenir immédiatement derrière son cheval, l'œil fixé sur la troupe et la foule, afin de s'interposer devant tout geste suspect. C'était mon tour d'occuper ce poste d'observation avec le général Heymès, aide de camp de service, à ma droite. A ma gauche se trouvait le lieutenant-colonel Rieussec, de la légion de la garde nationale devant laquelle nous passions, lorsque tout près de l'Ambigu, non pas du théâtre actuel dont on avait fouillé le voisinage, mais d'un ancien Ambigu abandonné, en face du café du Jardin Ture, une espèce de feu de peloton, comme la décharge d'une mitrailleuse, se fit entendre, et en levant les yeux au bruit,



je vis de la fumée devant une fenêtre à moitié fermée par une persienne.

Je n'eus pas le temps d'en voir davantage, et je ne m'aperçus même pas sur le moment que mon voisin de gauche, le colonel Rieussec était tué, qu'Heymès, criblé de balles dans ses habits, avait le nez emporté, ni que mon cheval était blessé. Je ne vis que mon père qui se tenait le bras gauche en me disant par-dessus son épaule : « Je suis touché. » Il l'était, en effet ; une balle lui avait éraillé la peau du front, une balle morte lui avait fait la contusion dont il se plaignait, une autre balle traversait le cou de son cheval. Mais nous ne sûmes cela qu'après coup ; nous ne sûmes également qu'après coup que l'instrument du crime était une machine. Notre première pensée fut que la fusillade allait continuer ; je mis donc mes éperons dans le ventre de mon cheval et, saisissant le cheval de mon père par la bride, pendant que mes deux frères le frappaient par derrière avec leurs épées, nous l'entraînâmes rapidement à travers l'immense désordre qui se produisait : chevaux sans cavaliers ou emportant des blessés vacillants, rangs rompus, gens en blouse se précipitant sur mon père, pour toucher lui ou son cheval, avec des : « Vive le Roi ! » frénétiques. En nous éloignant, je vis encore la prise d'assaut de la maison d'où était partie la décharge : les jeunes aides de camp avaient mis pied à terre, lâchant leurs chevaux, et avec les gardes municipaux et les sergents de ville escaladaient la maison et sa voisine le café *Barfetti*,

grimpaient sur la véranda, enfonçaient les fenêtres.

Puis la revue reprenait son cours. Nous nous étions assurés que ni le Roi, ni nous n'étions blessés, mais nous ignorions encore le grand nombre et les noms des victimes. Sur ces entrefaites M. Thiers parut à côté de nous, son pantalon de casimir blanc couvert de sang, nous disant seulement : « Ce pauvre maréchal ! — Qui ça ? — Mortier, il est tombé mort sur moi avec un cri de : « Ah ! mon Dieu ! » Nous nous comptâmes tout en marchant. Quarante-deux morts ou blessés. Morts : le maréchal Mortier, le général Lachasse de Verigny, les colonels Raffet, Rieussec, le capitaine Willatte, aide de camp du ministre de la guerre ; sept autres personnes et deux femmes. Blessés : les généraux Heymès, comte de Colbert, Pelet, Blin, et tant d'autres ; le duc de Broglie frappé en pleine poitrine d'une balle qui s'aplatit sur sa plaque de la Légion d'honneur. Du théâtre du crime à l'extrémité des lignes de troupes il n'y avait pas loin ; le cortège revint donc sur ses pas. La chaussée n'était qu'une mare de sang à l'endroit où avait porté le coup ; les blessés et presque tous les morts étaient déjà enlevés et je ne vis qu'un cadavre, à plat ventre dans la boue, au milieu des chevaux morts, mais tout ce sang répandu effraya nos montures, que nous eûmes de la peine à faire avancer. Sur la place du Château-d'Eau, une foule immense, furieuse, s'agitait autour du corps de garde que défendaient de nombreux gardes municipaux, ce qui nous apprit que l'assassin, ou l'un d'eux était arrêté. La revue

s'acheva, et l'imperturbabilité de mon père fut mise à une rude épreuve, par l'unanimité et la violence des acclamations dont il fut l'objet de la part de tous, peuple et soldats. Inutile d'ajouter que nous ne vîmes plus aucun œillet rouge.

Le défilé devait se faire place Vendôme et la chancellerie était pleine de dames du monde officiel, groupées autour de ma mère. Nous mimés pied à terre un moment pour aller les saluer, et là encore il y eut une scène émouvante. On avait bien pu expédier un aide de camp pour avertir ma mère, ma tante, mes sœurs que nous étions sains et saufs, mais le messager n'avait pas eu le temps de connaître les noms de toutes les victimes. Aussi, quand nous montâmes l'escalier de la chancellerie, quelques-uns de nous tout éclaboussés de sang, toutes les femmes en toilettes de fête qui contrastaient avec leurs yeux pleins d'angoisse, se précipitèrent-elles, pour voir si ceux qui leur étaient chers se trouvaient bien là. Quelques-unes ne devaient plus les revoir.

Peu après ce sanglant épisode de notre histoire, je fus embarqué avec le grade d'enseigne de vaisseau sur la frégate *la Didon*, capitaine de Parseval. Entré très jeune dans la marine, mon nouveau commandant était aspirant à Trafalgar, sur le vaisseau de Villeneuve, *le Bucentaure*. Chef de la hune d'artimon, il avait vu le vaisseau de Nelson, le *Victory*, passer lentement à poupe du *Bucentaure*, si près que la vergue de l'un accrocha le pavillon de l'autre, pendant que les cinquante pièces du vaisseau anglais,

faisant feu l'une après l'autre dans l'arrière, du vaisseau français balayaient les batteries de long en long et jetaient par terre quatre cents hommes de son équipage. Après ce début de carrière, le commandant Parseval avait traversé toute une vie d'aventures, de combats, fait trois naufrages, en particulier un terrible sur l'île de Sable, côte de la Nouvelle-Ecosse, où, alors lieutenant de vaisseau, il avait gagné la terre à la nage, pour chercher des secours et sauver l'équipage de sa frégate. Il est mort amiral, après avoir commandé en chef l'escadre de la Baltique pendant la guerre de Crimée. C'était un homme charmant, à la tournure svelte et élégante, toujours très soigné dans sa personne, aussi ferme dans le commandement que poli dans la forme, marin consommé, manœuvrier de premier ordre. J'ai beaucoup navigué, beaucoup appris avec lui et ai ressenti pour sa personne, dès le premier jour, une affection qui ne s'est jamais démentie et qui était réciproque. Une sympathie de plus nous avait rapprochés, il était déjà sourd quand je commençais à l'être.

Nous fîmes, sur la *Didon*, une croisière d'exercices, avec beaucoup de navigation par tous les temps, pendant laquelle je remplis les fonctions de chef de quart, premiers essais de commandement, première épreuve de responsabilité.

L'hiver de 1836 me retrouva à Paris où je repris mes cours, et me livrai surtout à ma passion pour les beaux-arts. Cette passion fut cause d'une terrible